

di vista spazio-temporale sia sotto la prospettiva storico-filosofica e, in alcuni casi, addirittura mistica.

Nicole MOZET (*De Hérédià a Férédià. «Une lettre de différence»*, pp. 39-43) focalizza la sua attenzione sul foglio n. 9 del manoscritto de *La Grande Bretèche*, dove Balzac censura il nome di Hérédià sostituendolo con quello di Férédià. Questo «remords de plumes» (p. 40) rimanda a una vicenda intimamente (e quasi inconfessabilmente) legata alla vita familiare dello scrittore (un presunto amore adulterino della madre) e «rend fluide un patronyme trop solidement ancré dans le passé de l'écrivain» (p. 41).

Moez LAHMEDI (*Raphaël de Valentin, un nom talismanique*, pp. 44-52) mette in luce l'importanza assunta, ne *La Peau de chagrin*, dalla «appropriation onomastique» dans l'appréhension de la dimension mystique» (p. 45).

Lucette BESSON (*Balzac poète*, pp. 53-65) offre un esauriente ritratto di Balzac poeta e analizza la sua concezione originale, moderna e dinamica della poesia. Per Balzac, il poeta «mobilise toute son énergie, toute la puissance de son regard et de son intuition à explorer tous les possibles, à percer les secrets de la Nature, de la Vie, de l'homme, de Dieu» (p. 65).

Completano le pagine del fascicolo i seguenti contributi: J. HOUBERT, *Dans les catalogues de vente...* (pp. 66-67); *Hemingway ou «Balzac le jeune»* (p. 68); Loris CHAVENETTE, *Balzac, Waterloo et «Le Napoléon du peuple»* (pp. 69-73); A.-M. BARON, *Hommage au comte André Ciechanowieck* (p. 74).

[MARCO STUPAZZONI]

De la République de Constantin Pecqueur (1801-1887), sous la direction de Clément COSTE, Ludovic FROBERT et Marie LAURICELLA, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2017, 464 pp.

Bien qu'elle ait connu une tentative de réhabilitation au tournant de 1900, l'œuvre encyclopédique de Constantin Pecqueur est restée longtemps dans l'ombre. La place et le rôle de cet adversaire du fatalisme et des économistes libéraux, qui fut un des théoriciens du socialisme associationniste et dans lequel on a vu un socialiste pré-marxiste (dans *Le Capital*, Pecqueur est souvent cité), ont été sous-estimés. Ce recueil revient sur l'itinéraire complexe de Pecqueur et réexamine la part importante de son œuvre consacrée à l'économie politique et à la question des mœurs.

Sous le titre *Pecqueur avant Pecqueur* (pp. 21-48), on lira des extraits d'un mémoire inédit de Jacques THIBAUT qui donne sur la vie de Pecqueur avant 1830 et son arrivée à Paris de nombreuses et nouvelles informations. Philippe RÉGNIER précise la contribution du militant du saint-simonisme (*Pour un inventaire et une évaluation du saint-simonisme de Pecqueur*, pp. 49-70). La crise et la rupture en février 1832 laisseront place à un saint-simonisme latent dont les traces abondent dans *De la République de Dieu* (1844), même si Pecqueur s'est orienté vers le fouriérisme. C'est la période «fouriériste» dans la vie de Pecqueur que retrace Jonathan BEECHER (*Pecqueur, Fourier, Fouriérisme*, pp. 71-83). De 1832 à 1835, Pecqueur collabore à «La Réforme industrielle» et parle chaleureusement de Fourier, même s'il juge peu accessible la forme de ses écrits. De même qu'il n'avait pas totalement abandonné Saint-Simon, il ne s'éloignera pas de Fourier pour élaborer sa propre «science des liens sociaux». Pétri de morale chrétienne, Pecqueur ne pouvait évidemment pas accepter la théo-

rie fouriériste des passions, ce que rappelle Ludovic FROBERT («*Socialisation» et «nationalisation» dans l'œuvre de Constantin Pecqueur*, pp. 85-121), qui étudie le socialisme des années 1830-1848 et revient sur l'*Économie sociale* (1839). Dans cette œuvre, d'ailleurs reconsidérée par les socialistes du début du XX^e siècle, Pecqueur prône l'association économique (rationalisation de la production et de la consommation) et l'association politique (la démocratie participative), ce qui lui vaudra d'être la cible des économistes libéraux. L'utopie de Pecqueur, formulée dans sa *Théorie nouvelle d'économie sociale* (1842), se situe dans le prolongement de Saint-Simon (critique de la propriété et de l'héritage), de Fourier (critique du morcellement) et d'Owen (idée de communauté). Enrôlé après février 1848 dans la Commission du Luxembourg, Pecqueur contribua à la rédaction de l'*Exposé de la doctrine du Luxembourg* qui impulsa la création d'ateliers nationaux et d'associations coopératives. En décembre 1849, Pecqueur fonda son propre journal, «Le Salut du Peuple», dans lequel il analysa sa doctrine à la lumière des événements vécus depuis février 1848, assumant son alliance avec le socialisme républicain de Buchez et Leroux, avec Lamennais, et bien sûr Louis Blanc et Vidal, l'auteur de *Vivre en travaillant. Projets, voies et moyens de réformes sociales* (1848), et où il exposa sa théorie du développement social qui impliquait la disparition du prolétariat. Cette contribution ainsi que la précédente forment un triptyque avec celle de Vincent BOURDEAU (*Propriété et fonction sociale chez Constantin Pecqueur. Genèse d'une théorie «nouvelle» d'économie sociale et politique (1830-1842)*, pp. 123-149), centrée sur la critique radicale du droit de propriété et la théorie des «obligations de l'État» formulées par Proudhon, Leroux et Pecqueur, lequel proposa en sus une réflexion sur la «fonction sociale» des individus, à l'opposé de la conception «propriétariste» et «individualiste» du droit. Entre 1830 et 1848, la notion et le statut de la propriété firent l'objet d'un débat entre les républicains (idéal de l'égalité politique) et les socialistes (idéal de justice sociale). Chez Pecqueur, l'approche sociale du droit de propriété est centrale dès ses premiers articles en 1831, où il soutient la thèse de l'universalisme de la propriété, position qu'il confortera dans *De la République de Dieu*. À propos de ce dernier grand ouvrage, Patrick HENRIET publie un intéressant échange entre son auteur et deux gloires littéraires auxquelles il l'adressa («*De la République de Dieu*». *Lettres de Constantin Pecqueur à George Sand et Lamartine (27 décembre 1843)*. *Leurs réponses*, pp. 154-167), où l'on voit que le socialiste, disciple de Leroux et apôtre de la charité et de la fraternité, et le député opportuniste, en crédit auprès de la gauche républicaine et socialiste, ont été choisis pour être les Moïses des temps modernes. C'est le prophète de l'émancipation féminine qu'a choisi Marie LAURICELLA, quoique le féminisme de Pecqueur ait mis du temps à se manifester (*Le projet de l'«Histoire des Femmes depuis les premiers temps jusqu'à nos jours» (1844-1845): Constantin Pecqueur et l'éveil à la sororité*, pp. 169-182). Ce projet d'un livre consacré à l'égalité des sexes et à l'émancipation des femmes demeura au stade du prospectus. Alain CLÉMENT expose le projet sociétal pecquérien, à la fois inspiré de Fourier et de la morale chrétienne (*Constantin Pecqueur. Inégalités sociales et pauvreté*, pp. 183-201). Si tous les grands économistes du XIX^e siècle se sont impliqués dans le débat sur le salaire des pauvres, Pecqueur, qui a remis en cause la loi de formation des salaires et la répartition des richesses, a proposé la construction d'une société plus juste parce que plus solidaire, fondée sur «un prin-

cipe de justice distributive, universel et immuable; régulateur et inspirateur des actes sociaux; gravé par Dieu dans l'âme de tous» (*Théorie nouvelle d'économie sociale et politique*). Au cœur de la démarche de Pecqueur utopiste, il y a la notion de solidarité qu'on retrouve dans les projets des réformateurs contemporains, mais Pecqueur s'oppose aussi bien aux libéraux qu'aux anarchistes. Clément COSTE (*L'idéal de charité et l'impôt idéal. Constantin Pecqueur et la question fiscale*, pp. 203-233) montre que dans la *Théorie nouvelle* le système de l'impôt est pensé comme un facteur de cohésion pour le tout indivisible qu'est la société, ce vaste atelier industriel où chacun contribue à la tâche commune. Le système de l'impôt est aux yeux de Pecqueur une nécessité transitoire avant que la solidarité économique ou la charité n'entre en action. Avec Andrea LANZA on aborde un autre versant de la théorie économique déjà présent dans le mémoire de 1839, l'organisation du travail (le corporatisme) et le rôle pivot du crédit de commandite dans l'action sociale («*Sur caution morale. Crédit et travail chez Pecqueur*, pp. 235-253). Dès avant 1848 et l'expérience de la Commission du Luxembourg, Pecqueur se distingue des fouriéristes et des saint-simoniens, sans pour autant proposer un socialisme étatique. Il est plutôt partisan d'une intervention désintéressée de l'État. Après l'économie politique, le droit constitutionnel: la crise de la représentation dans les années 1848-1851 amène Pecqueur à participer aux débats sur le gouvernement direct qui aboutissent à la loi du 31 mai 1850. C'est cette participation qu'Anne-Sophie CHAMBOST suit dans une série d'articles du *Salut du Peuple* et dans les très nombreux manuscrits que le bibliothécaire de l'Assemblée nationale préféra garder sous le boisseau ou qu'il publia sous une autre signature que la sienne (*Constantin Pecqueur (1801-1887). Contribution discrète au débat sur le gouvernement direct*, pp. 256-281). Dans ce débat sur la «démocratie participative» intervinrent Considérant et Ledru-Rollin (pour), Louis Blanc et Girardin (contre) et Proudhon (qui s'interroge sur la mise en œuvre du principe de la souveraineté nationale). Pour Pecqueur, la souveraineté du peuple n'est que relative ou conditionnelle, à l'opposé de la «souveraineté absolue de Dieu». Après les débats de la Deuxième République où il fut au cœur de l'action politique et de la réflexion doctrinale, commence pour Pecqueur une longue retraite. S'il publie très peu, il ne cesse d'écrire comme le prouvent les milliers de pages de ses archives (Amsterdam, Paris, Milan) qu'a explorées Ludovic FROBERT (*Pecqueur après Pecqueur. Quelques remarques sur les travaux postérieurs à 1851*, pp. 291-347). D'où sans doute l'oubli qui frappa l'œuvre jusqu'à ce que Benoît Malon tente de la revisiter à la fin du siècle. Michel BELET (*La réception de l'œuvre de Pecqueur par le milieu de la Revue socialiste (1885-1914) et l'enjeu de l'économie*, pp. 349-395) évoque la nouvelle réception des travaux de Pecqueur, sa réinsertion dans l'historiographie du socialisme et ses prolongateurs (Eugène Fournière, G. Renard, G. Rouanet), ses contradicteurs (G. Sorel) et un de ses commentateurs (H. Bourgin).

Cette relecture des travaux de Pecqueur est donc bienvenue. Il faut ajouter que ce volume d'actes contient de nombreuses annexes et des documents (lettres à V. Schoelcher et Martin Nadaud, répliques à Bastiat et à Proudhon, et l'article de Pecqueur: «Qu'est-ce le socialisme?»), ainsi que la bibliographie des œuvres et des articles publiés de Pecqueur, et, pour la première fois, le relevé de ses manuscrits inédits (pp. 411-458).

[MICHEL ARROUS]

HENRI GOURDIN, *Les Hugo*, Paris, Grasset, 2016, 480 pp.

Le projet de cette biographie des Hugo, et non pas du seul Victor, est intéressant, car il ambitionne de scruter cinq générations, depuis le général père de l'écrivain et Sophie Trébuchet, sa mère, sans oublier le père putatif, le général Lahorie, le couple Hugo et ses cinq enfants, les Ménard et les Dorian (1814-1851), jusqu'à Jean Hugo (1894-1984) et ses épouses Valentine Gross (1887-1968) et Lauretta Hope-Nicholson (1919-2005), sa sœur Marguerite Hugo (1896-1984) et son demi-frère François-Victor 2 (1899-1981). L'enquête est riche, éclairant notamment la connaissance des descendants de 3^e et 4^e générations que le grand public connaît peu, mis à part le peintre proche de Cocteau.

Le livre se fonde sur une conviction: Victor Hugo, doué d'une remarquable volonté de construire sa légende, a exalté sa position de patriarche pour compenser la névrose d'une enfance tourmentée et exercé sur sa tribu un pouvoir oppressant dont seuls les ultimes descendants, par la dilution généalogique des alliances, ont pu se libérer. De troublantes ressemblances font relier au surnaturel qui obsède son imaginaire les destinées des Hugo, notamment par le «retour» de failles existentielles (la «folie» d'Eugène prêtée à Adèle H., le remplacement pesant sur l'enfant né après le décès prématuré de son aîné – Léopoldine après Léopold premier né de Victor et Adèle, Georges 2 après Georges 1 les deux fils de Charles, une aptitude transgressive à vivre des couples multiples – après Adèle et Juliette, Jeanne et ses trois maris, Jean, taciturne père de famille nombreuse, si librement séducteur).

Irrité par une tradition hugolâtre qui passe un peu vite sur les proches du grand homme, Henri Gourdin, déjà auteur de deux livres sur Adèle (Ramsay, 2003) et Léopoldine (Presses de la Renaissance, 2007), émet une hypothèse intéressante, mais son attitude tourne presque à l'hugophobie, décrédibilisant la démonstration par son systématisme. Le biographe semble parfois croire qu'un génie créateur peut mener la vie des gens ordinaires, alors que l'on sait bien, par l'exemple de Paul et Camille Claudel, les répercussions de personnalités exceptionnelles sur l'entourage familial, surtout dans la société codifiée du XIX^e siècle.

[LISE SABOURIN]

ALEXANDRE DUMAS, *Correspondance générale*, t. II, édition de Claude Schopp, Paris, Classiques Garnier, 2016, 775 pp.

Après le premier tome paru en 2014, Claude Schopp continue l'édition de la *Correspondance générale* d'Alexandre Dumas père, ce volume couvrant la période de janvier 1833 à août 1838, marquée par des déconvenues multiples pour le dramaturge reconnu qu'il est devenu. Ses nouvelles pièces rencontrent de demi-échecs, d'autant plus sensibles au sein de la désunion des grands chefs du romantisme. Dumas se tourne désormais vers les *Chroniques historiques* et les *Impressions de voyages*, tâche aussi de trouver un nouveau statut à la critique dramatique, au fil des turbulences habituelles – amoureuses et financières – de sa vie privée.

Sans être une grande correspondance littéraire tant le règlement des affaires courantes y occupe de place, ce tome offre un tableau instructif pour l'his-